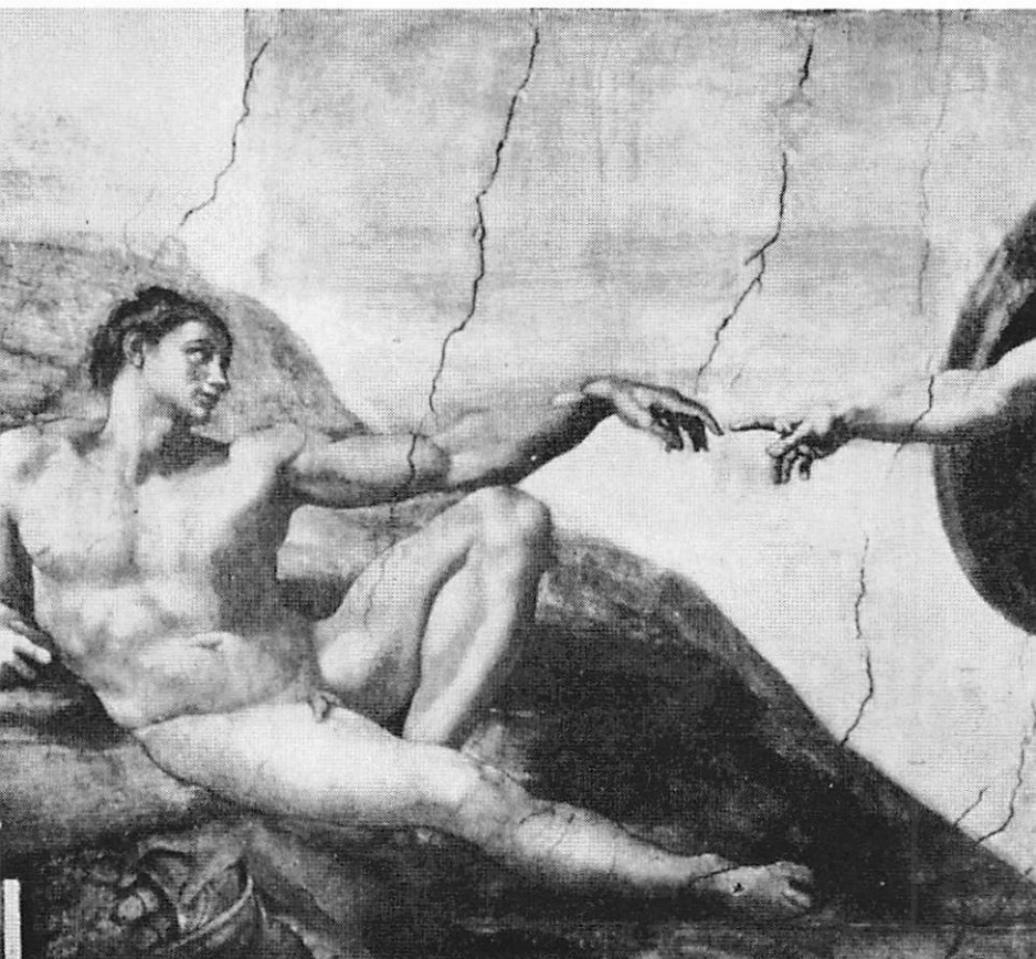


Et l'homme recréa Dieu

Marcel Gérard



Et l'homme recréa Dieu

Marcel Gérard

à ma soeur Otti

**Et l'homme
recréa Dieu**

Marcel Gérard

© by Marcel Gérard · Luxembourg 1999
Imprimerie rapidpress bertrange
ISBN 2-959947-1-X

Avant-propos

Faisant suite à ma brochure **Un autodafé** (Luxembourg, 1998) qui mettait en question la doctrine chrétienne basée sur la nécessité du péché, le présent essai recherche les causes de ce «dérapiage» doctrinal qui continue de persister jusque dans la «Constitution de Vatican II sur la Parole de Dieu»... et dans la Lettre encyclique «Fides et ratio» (La foi et la raison) de Jean-Paul II.

Ce qui est à l'origine des trois formes de monothéisme, ce sont les représentations que l'homme, «inspiré» ou non, se fait de Dieu.

D'où notre titre **Et l'homme recréa Dieu**.

Le christianisme, en particulier, s'inspire de la Révélation qui inclut, avec l'Ancien Testament et le Nouveau Testament, la Tradition orale, lisez: la parole de Paul.

Car selon Vatican II, «la parole de Paul est Parole de Dieu».

Est-ce que cela ne mérite pas examen?

Introduction

Nom de D...!

A peine ai-je proféré ce juron – soupape de mon irritation incontrôlée –, que je le regrette. N'ai-je pas «profané le nom de Dieu»?

L'athée aussi se laisse entraîner à proférer ce juron, alors qu'il ne croit pas en Dieu.

Comment expliquer ce réflexe de **révolte**, ce besoin de s'en prendre à ... Dieu?

«Quelqu'un» est supposé responsable, coupable même, de nos déconvenues, de nos échecs.

Mais qui? Quel nom lui donner?

Y a-t-il une puissance insaisissable qui domine et dirige nos pensées, nos paroles, nos actes? Une Energie, source de tout, de l'univers et de l'humanité, et qu'on est convenu d'appeler Dieu?

Certains croient à un vague panthéisme, qui engloberait et expliquerait tout ce qui se passe dans l'univers et sur terre, catastrophes aussi bien que réalisations bénéfiques.

Admettre cette hypothèse où la matière aurait égale importance que l'esprit, et accepter cette dépendan-

ce totale, équivaudrait à abdiquer notre dignité d'êtres pensants.

Selon la métaphysique bouddhiste, la conscience individuelle est appelée à se libérer, au terme d'une ascèse spirituelle progressive, de toute contingence matérielle pour atteindre le *nirvâna*, où elle se fondera dans la «Conscience subtile», le «principe créateur premier», qui n'est cependant point ce que nous appelons Dieu.

Le bouddhisme tient donc éminemment compte de la dignité et de la liberté de l'individu, tout en le considérant comme «impermanent», tant qu'il n'est pas devenu *bouddha*, «éveillé».

Cette quête ascétique, qui ignore Dieu, l'âme et nos notions morales de bien et de mal, ne saurait recouvrir ce que nous désignons par la recherche d'une transcendance.

Quant à l'athée, il peut mener une vie exemplaire. Sa morale s'inspire de sa conscience, de son intelligence, sans se référer à une instance transcendante.

La fresque de Michel-Ange, dans la Chapelle Sixtine, représente le Créateur tendant sa main pour animer la main tendue du premier homme.

Inversons l'image, en partant de l'homme!

Il étend son bras, sa main cherche...

N'est-ce pas l'illustration parfaite de la quête de transcendance qui caractérise l'homme depuis ses origines?

I. De l'univers à Dieu

L'exploration de l'univers par les astronomes et les astrophysiciens est de nos jours à tel point médiatisée que même le non-spécialiste se sent amené à s'y intéresser et à se poser certaines questions.

L'univers a-t-il commencé il y a quelque quinze milliards d'années, ou est-ce que le Big-Bang n'a été qu'un recommencement après des cataclysmes précédents?

Si l'univers a été créé, qu'est-ce qu'il y avait «avant»? D'après les scientifiques, il n'y avait ni temps ni espace.

L'univers est-il incréé, éternel?

Notre intelligence et notre imagination, incapables d'éclaircir ce mystère, ne sont-elles pas tentées soit de considérer l'univers comme éternel, soit de recourir à un «deus ex machina», un autre mystère qui éluciderait le premier et que nous conviendrions d'appeler Dieu, nécessaire créateur de l'univers?

Or, outre l'intelligence et l'imagination, l'homme est doté de sens moral, du besoin de transcendance. Un univers, même éternel, reste essentiellement matière, laquelle ne laisse place ni à l'esprit ni au sens moral. D'où la conclusion pour le simple mortel, et pour le spécialiste sans doute aussi, d'admettre comme créateur de l'univers un être éternel, un pur esprit, qui est

la source de notre esprit, de notre sens moral et de notre besoin de transcendance.

Ainsi l'existence de Dieu, tout en «résultant» d'une déduction subjective, revêt pour nous le caractère d'une réalité objective.

Croire en Dieu, c'est donc à la fois rejeter l'hypothèse d'un univers éternel – et donner un sens, une suite à notre besoin de transcendance. C'est poser un acte volontaire d'adhésion libre et raisonnée.

*

Pouvons-nous prêter à Dieu des attributs ou qualificatifs, tout en lui gardant son caractère de mystère? Ne serait-ce pas une contradiction en soi? –

La seule affirmation que nous puissions risquer, c'est qu'il est éternel et spirituel, c'est-à-dire, pur esprit.

Qu'il soit moral, nous le déduisons à partir de notre sens moral qui doit provenir d'une source d'où découle notre faculté de distinguer entre le bien et le mal.

Qu'il soit bon, parfait même, nous le croyons parce que notre besoin de transcendance tend vers lui, comme vers le Bien suprême.

Il y a donc dans notre approche de Dieu une part d'anthropomorphisme, mais qui nous semble raison-

nable. Ce qui, cependant, est objectivement certain, c'est que, en tant que créateur, il est l'initiateur de toute causalité.

Sa toute-puissance, en vertu de laquelle il a créé l'univers régi par les lois naturelles qu'il a instaurées, se définit par cette création qui est permanente, actualisée à chaque instant selon les principes de cause et d'effet.

Et qu'en est-il de notre libre arbitre?

Il est sauvegardé par le fait que nous pouvons penser et agir souverainement en choisissant, compte tenu de nos gènes, telle ou telle cause que nous préférons et qui justifie notre décision. Notre liberté individuelle fait de la sorte partie intégrante de la création divine qui se manifeste à travers notre comportement.

II. Dieu recréé

Face à Dieu, éternel et intemporel, désigné dans la Bible par «**Je suis**», l'homme éprouve le besoin, non de le créer, puisqu'il existe, mais de le recréer par une projection anthropomorphe. La question est donc de savoir dans quelle mesure l'image que l'homme se fait de Dieu correspond à l'objectivité de Dieu.

Ce Dieu, créateur de l'univers, tel que nous venons de le cerner, a besoin de l'homme pour être «pensé» par lui. L'homme de son côté a besoin de Dieu, qui représente le Bien suprême.

Or, imaginons une catastrophe qui rayerait de la terre l'humanité entière, scénario qui n'est pas à exclure. Qu'en serait-il de Dieu?

Rien qu'à cette pensée, notre vanité, qui voit en l'homme le *nec plus ultra* de la création, reçoit un sacré coup. Un Dieu sans nous?

Mais l'homme est là, avec son besoin de transcendance. Depuis les primates jusqu'à l'homme du XXe siècle, il tend à voir concrétisées ailleurs ses aspirations les plus élevées, à la mesure de son niveau culturel.

Notre propos sera maintenant de nous demander quelle foi il convient d'ajouter à certaines «représentations» de Dieu, et en particulier, aux révélations où Dieu se serait manifesté à tel homme, à tel prophète

au cours d'une extase mystique. Quelle est, à cet égard, l'authentique valeur de la Révélation à laquelle se réfère l'Eglise?

1. Révélations païennes

«L'universalité du besoin de transcendance se manifeste déjà dans les anciennes croyances ou religions d'extrême-orient. Entre environ le XVIII^e siècle et le VII^e siècle avant J.-C. s'est constitué un immense ensemble de littérature religieuse rassemblée en quatre livres, les *Veda* (en sanskrit, «connaissances»), qui expriment les vérités éternelles révélées par les dieux aux grands voyants des temps originels.

Le *Rigveda*, Veda des hymnes, déjà composé vers 1500 avant J.-C., fonde toute la littérature indienne ultérieure. Il comprend 1028 hymnes, soit plus de 10000 vers; il collecte prières, cosmogonies, chants épiques et mythes. Les poèmes sont dédiés aux dieux du cosmos (Varouna, Mira, Indra) et du culte (Agni, le feu; Soma, le breuvage d'immortalité...). Sous le pluralisme de ce brillant olympes védique se révèle la quête de l'être premier, de «l'un sans second», de l'absolu d'où tout provient et où tout retourne:

«Celui qui, parmi les dieux, fut le Dieu unique,
Quel est ce Dieu,
Que nous le servions par notre oblation?»
(*Rigveda*, 10, 121, v. 31-32)

Très vite, on a désigné cet être du terme neutre *brahman*, dont le sens originel est «énigme», «formule chiffrée». Le mot en vint ensuite à qualifier la trans-

cendance que tout individu aspire à rejoindre pour réaliser son salut». 1

«Dieu, le Dieu des juifs, des chrétiens et des musulmans, n'est ni juif, ni chrétien, ni musulman d'origine: il est iranien, le moule des trois monothéismes a été, en effet, fondu au XVI^e siècle avant notre ère... Les croyances védiques évoluèrent au XVI^e siècle avant J.-C. vers un réel monothéisme, la foi en «un dieu unique et bon, créateur du monde». Il est assisté du Saint-Esprit. Son adversaire est le dieu du Mal (Ahriman)... qui siège aux Enfers... C'est là que les âmes des méchants séjourneront si, à la mort, le pesage de leurs actions montre que les mauvaises sont plus lourdes que les bonnes; mais elles n'y séjourneront pas éternellement, car elles sortiront au Jugement dernier et à la Résurrection des morts, quand le dieu du Mal sera définitivement vaincu... C'était le zoroastrisme ou mazdéisme, dont il ne reste quasiment rien».

Telle fut la révélation d'Ahoura-Mazda («Le Seigneur de la Sagesse») au prophète Zarathoustra (vers 628 à 551 avant J.-C.).

«Il entend l'appel mystique: il s'isole dans le désert où, vers sa trentième année, et dans une extase, il est investi par le Dieu unique, Ahoura-Mazda, qui le charge d'épurer les croyances».

Zarathoustra interdit les sacrifices et les orgies, dues à l'absorption du «soma».

«L'enseignement de Zarathoustra nous est parvenu en partie par une collection de fragments des *Avesta*, dits aussi *Zend-Avesta*... dont la version originelle aurait été détruite lors de la conquête de l'Iran par Alexandre».2

Zarathoustra enseignait en Iran à l'époque où les Juifs étaient en captivité à Babylone.

Selon Messadié, «c'est le mazdéisme qui introduira dans le judaïsme tardif, au III^e siècle avant notre ère, et par là dans le christianisme, les notions d'un Diable*, ennemi de Dieu, de la Résurrection des corps, de l'Esprit Saint, absentes de l'Ancien Testament».3

2. La Révélation d'Israël

«Les 24 livres de la bible hébraïque se répartissent en trois ensembles: La Tora (La Loi ou le Pentateuque), les Nébéim (Les Prophètes), les Ketubim (Les Saints Esprits). Ils constituent la liste officielle des livres considérés comme inspirés par Dieu, telle qu'elle a été fixée à la fin du I^{er} siècle après J.-C.... Les strates rédactionnelles, pour le Pentateuque, s'échelonnent du IX^e au IV^e siècles avant J.-C.» 4

* Le rôle de Satan, dans l'histoire de Job, contredit cette affirmation. La Bible de Jérusalem (p. 600) situe en effet, «sans raisons décisives» la composition du Livre de Job au début du V^e siècle avant notre ère.

Cette Révélation de l'Ancien Testament est à la base du judaïsme, du christianisme et de l'islam. Avec la différence essentielle toutefois que, dans le judaïsme, l'attente du Messie perdure, puisqu'il ne reconnaît pas Jésus comme tel. Quant à l'islam, tout en considérant Jésus comme prophète, il ignore la notion d'un messie, et il suit la voie tracée par Mahomet.

Seul le christianisme voit dans le Nouveau Testament le complément et l'accomplissement de l'Ancien Testament, en présentant Jésus comme le Messie, Fils de Dieu et deuxième personne de la Trinité.

Dans ce contexte, il paraît instructif de consulter une publication toute récente de René Latourelle sj sur le sujet de la Révélation:

3. Comment Dieu se révèle dans le monde 5

Lecture commentée de la Constitution de Vatican II
sur la Parole de Dieu

Chapitre 1. Nature et objet de la révélation

Vatican II : *Il a plu à Dieu, dans sa bonté et sa sagesse, de se révéler lui-même et de faire connaître le mystère de sa volonté: par le Christ Verbe fait chair, les hommes ont, dans le Saint-Esprit, accès auprès du Père, et deviennent participants de la nature divine.* (p. 15)

René Latourelle commente:

«Vatican II parle du *mystère* de l'amour de Dieu, un terme paulinien évoquant le dessein du salut qui fait du Christ le centre de la nouvelle économie et le constitue sauveur des Gentils et des Juifs, Seigneur de tous les êtres, les anges comme tous ceux de la création». (p. 15)

N'est-ce pas mettre la charrue devant les boeufs, en définissant comme nature de la révélation celle faite à Paul, sans parler de l'Ancien Testament?

Quant à la «révélation» de Paul, je renvoie le lecteur au chapitre «Le chemin de Damas» de ma publication **Un autodafé**.

Vatican II : *Le Christ est aussi plénitude de la révélation, c'est-à-dire Dieu révélant et Dieu révélé, auteur et objet de la révélation. Il est en personne l'épiphanie de Dieu en Jésus Christ. Il est la révélation.* (p. 19)

Est-ce que Jésus s'est proclamé objet de la révélation?

En disant: «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie», il se désigne comme guide vers le Père.

Jésus n'a pas dit: «Soyez parfaits comme moi je suis parfait».

Le «Kyrie eleison» adressé à lui, lui eût paru un blasphème.

Vatican II : *Le Dieu invisible, transcendant, dans «l'immensité de sa charité» - car Dieu est amour -, rompt le silence et interpelle les hommes (alloquitur), comme des amis.*

«Dieu converse avec Moïse comme un ami». (Ex 33, 11) (p. 16)

Est-ce qu'un homme sensé peut croire que Dieu «parle» aux hommes? Par contre, un homme en état d'extase mystique, peut se sentir inspiré par Dieu.

Chapitre 2; La transmission de la Révélation

Vatican II : *Dans le Christ,* toute la révélation est achevée. Les apôtres communiquent l'Évangile, comme aussi tous les biens spirituels qui s'y rattachent (sacrement, ministères, charismes), car la révélation manifeste et communique le salut.* (p. 34)

René Latourelle: «L'ordre du Christ a été fidèlement exécuté par les Apôtres qui, par leur prédication orale, leurs exemples et des institutions, ont transmis soit ce qu'ils avaient reçu de la bouche du Christ..., soit ce qu'ils avaient appris sous la suggestion du Saint-Esprit...» (p. 34).

L'expression «des institutions» sous-entend que Jésus a fondé l'institution Eglise.

Mais est-ce que vraiment Jésus a voulu fonder une église institutionnalisée? (cf. III,2)

René Latourelle souligne: «... ce témoignage inclut aussi le domaine du culte (institutions et rites), des sacrements...» (p. 35)

Quels sont les rites institués par Jésus?

René Latourelle: «La révélation a donc été transmise... par la Tradition et par l'Écriture, car la Tradition a précédé l'Écriture». (p. 35)

* Le Christ, c'est pour Vatican II Jésus révisé par Paul.

Cela revient à dire que la Tradition (orale), celle de Paul surtout, a influencé la rédaction des évangiles.

René Latourelle: «... les Apôtres ont laissé comme successeurs les évêques, auxquels ils ont transmis leur propre charge d'enseignement» (p. 35)

Voilà donc l'Eglise constituée comme institution.

Vatican II : *Les apôtres transmettent fidèlement les traditions reçues... à savoir les traditions enseignées par Paul...* (p. 37)

Le fondateur de l'Eglise ce n'est donc pas Jésus, mais Paul.**

René Latourelle: «... ceux qui avec la succession épiscopale ont reçu un charisme assuré de vérité». (p. 38)

Ce charisme sera soumis à rude épreuve par les Conciles qui condamneront plus d'un évêque comme hérétique.

Chapitre 3. Inspiration et interprétation de l'Écriture

Vatican II : *Les livres entiers tant de l'Ancien Testament que du Nouveau Testament, avec toutes leurs*

** Après la crucifixion de Jésus, Paul s'est ingénié à tout relancer: il fait de Jésus crucifié le Christ Fils de Dieu ressuscité. Inspirant la tradition orale et les évangélistes, il plie la rédaction du Nouveau Testament à son «plan divin du salut»

parties, la Sainte Mère l'Eglise les tient, en vertu de la foi reçue des apôtres, pour sacrés et canoniques, parce que composés sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur et ont été transmis comme tels à l'Eglise elle-même. Pour la composition des Livres saints, Dieu a choisi des hommes qu'il a employés en leur laissant l'usage de leurs facultés et de toutes les ressources, pour que, lui-même agissant en eux et par eux, ils transmettent par écrit, en auteurs véritables, tout ce qu'il voulait et cela seulement. (p. 47)

René Latourelle: «Le point de vue spécifique, sous lequel se place l'Ecriture, c'est le salut... Ainsi, la vérité de l'Ecriture, quand elle touche l'histoire, n'est pas rigoureuse exactitude des faits racontés, mais leur rapport au salut». (p. 50)

La précision de Vatican II «avec toutes leurs parties» inclut donc le récit de la création d'Adam et Eve. Or, la création de l'homme tel quel relève de la mythologie. Tout en sachant qu'il s'agit d'une légende inventée, l'Eglise l'admet comme véridique. Car sans cette légende, indispensable au Péch^e originel, toute sa doctrine s'effondrerait. Et c'en serait fait du «point de vue du salut».

Vatican II poursuit : *L'Ecriture sainte doit être lue et interprétée avec le même Esprit [sic] qu'elle a été écrite...*

Comment? D'abord, par la foi qui est le premier don de l'Esprit.

Cette «foi» **imposée** n'est-elle pas une véritable pétition de principe, en vertu de laquelle on déclare comme établi ce qu'il s'agit de démontrer?

En outre, l'exégèse, dans l'Eglise, étant un ministère important, doit s'exercer dans la docilité à l'Eglise, et sous la mouvance de l'Esprit, c'est-à-dire non par inspiration privée, mais en entrant dans le courant de la Tradition vivante de l'Eglise, elle-même toujours assistée par l'Esprit. (p. 54)

La docilité, exigée comme support de la foi, réduit les fidèles au rôle d'exécutants passifs, privés de toute initiative personnelle.

La charge d'interpréter authentiquement la parole de Dieu écrite ou transmise a été confiée au seul Magistère vivant de l'Eglise, dont l'autorité s'exerce au nom de Jésus Christ. (p. 56)

N'y a-t-il pas eu, au cours de l'histoire du Pontificat, des erreurs monumentales et bien néfastes, commises par des papes «infaillibles»?

Chapitre 4. L'Ancien Testament

Vatican II : *Les livres de l'Ancien Testament présentent à tous... une connaissance de Dieu et de l'homme et des manières selon lesquelles Dieu, qui est juste et miséricordieux, agit envers les hommes. (p. 61)*

L'Ancien Testament regorge d'exemples qui démentent la justice et la miséricorde de Dieu.

La préférence manifestée au cadet aux dépens de l'aîné (Abel préféré à Caïn, Jacob à Esaü). La Bible de Jérusalem (p. 12) l'explique comme suit: «Ce thème revient souvent à travers la Genèse. Dieu manifeste ainsi son mépris pour les grandeurs terrestres et sa prédilection pour les humbles».

Et cette prédilection sera, dans la suite étendue au «peuple élu», au prix de meurtres (Judith séduisant Holopherne avant de lui couper la tête) et de guerres impitoyables contre les peuples non élus.

Or, le jésuite conclut par cette phrase:

«Dans ces livres surtout est caché le mystère de notre salut». (p. 62)

Chapitre 5. Le Nouveau Testament

Vatican II : *En effet, quand vint la plénitude des temps, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité. Le Christ a instauré sur terre* le royaume de Dieu; par ses actes et ses paroles il a révélé son Père et s'est révélé lui-même, par sa mort, sa résurrection et sa glorieuse ascension, par l'envoi de l'Esprit Saint, il a achevé son oeuvre... Mais ce mystère n'a pas été dévoilé aux*

* Le royaume de Jésus n'est pas de ce monde.

autres générations comme il est révélé maintenant à ses saints Apôtres et Prophètes, dans le Saint-Esprit... (p. 65)

Quelles sont ces «autres générations»? Les contemporains de Jésus?

La révélation faite à Jésus, sa foi prêchée et vécue, est donc remplacée par une nouvelle foi, révélée par les apôtres et prophètes, et surtout Paul: «Et s'il m'a été fait miséricorde, c'est pour qu'en moi, le premier, Jésus Christ manifestât toute sa longanimité [patience], faisant de moi un exemple pour ceux qui doivent croire en lui en vue de la vie éternelle». (1 Tm 16)

René Latourelle: «Ce qui est premier, ce ne sont pas les Evangiles, mais l'Evangile avant l'Evangile, à savoir la prédication apostolique». (p. 67)

«La Parole de Paul est Parole de Dieu». (1 Th 2,13)
(p. 76)

Affirmation bien téméraire!

Parlant de l'*historicité* des Evangiles, René Latourelle écrit: «Délibérément, le Concile renonce à toute polémique, notamment pour répondre aux critiques radicaux, comme Bultmann qui prétend que la communauté primitive a inventé de toutes pièces les écrits évangéliques». (p. 68)

En effet, à défaut d'arguments convaincants, on préfère esquiver toute polémique.

René Latourelle: «Les Evangiles ont la forme d'une prédication: ce sont des documents kérygmiques avec des implications historiques... Ce que Jésus a dit et fait a été certes approfondi et mieux compris, mais n'a été ni inventé ni déformé. Les Evangiles ont été écrits à la lumière de l'Événement pascal et de l'Esprit Saint... Le Concile reconnaît qu'il y a une histoire de la formation des Evangiles..., il reconnaît les trois phases de la rédaction des Evangiles: L'Événement Jésus, l'Evangile oral, l'Evangile écrit». (p. 69)

«Ils ne sont pas un compte rendu *neutre* des événements passés. Ils rapportent des faits qui importent au salut... compris à la lumière de Pâques et approfondis à la lumière de l'Esprit Saint». (p. 70)

Cela devrait, selon le jésuite Latourelle, confondre tous les doutes sur l'authenticité des Evangiles.

Vatican II définit ainsi

Les autres écrits du Nouveau Testament

Les épîtres de saint Paul et d'autres écrits apostoliques, rédigés sous l'inspiration du Saint-Esprit.

René Latourelle ajoute: «Bien des choses n'y ont pas été dites... On ne déclare pas que la révélation est close avec la mort du dernier apôtre; on parle des «écrits apostoliques», tout en sachant qu'ils n'ont pas été écrits par les apôtres en personne; on ne pré-

cise pas que l'Esprit Saint n'ajoute rien à la révélation». (p. 71)

Est-ce que cela ne doit pas laisser songeur?

Chapitre 6. L'Ecriture dans la Vie de l'Eglise

René Latourelle: «La préoccupation du Concile est «que l'accès à la Sainte Ecriture soit largement ouvert aux chrétiens».

Quelle différence de langage avec l'avant-Concile! On se méfiait de l'Ecriture. Les encouragements à étudier l'Ecriture s'adressaient avant tout aux exégètes et aux prédicateurs, mais pas aux fidèles». (p. 77)

Cette volte-face en dit long sur l'attitude obscurantiste de l'Eglise avant Vatican II.

Dans son dernier chapitre **Conclusions**, René Latourelle résume: «La conception d'une révélation réduite aux paroles est définitivement écartée. La Révélation, c'est l'épiphanie de Dieu en Jésus Christ, par toute sa vie: son enseignement et ses oeuvres. En Jésus, Dieu *se manifeste et se communique*: la révélation est *automanifestation* et *autodotation* de Dieu en Jésus Christ». (p. 89)

En, Jésus, certes, Dieu se manifeste et se communique. Mais il ne se prend pas pour une automanifestation et une autodotation de Dieu.

4. Les deux sources d'inspiration de Paul

«Les évangiles ont été rédigés dans la sphère de la chrétienté hellénistique, où l'on croyait au mythe de l'homme-dieu: les dieux doivent mourir pour pouvoir vivre éternellement. La religion des mystères grecs veut, en effet, que l'homme-dieu meure, parce que ce n'est qu'en mourant qu'il est vraiment homme, mais que grâce à ses pouvoirs divins, il ressuscite et de cette façon vainque la mort. C'est ce mythe des mystères qui a été transféré à Jésus* et qui explique comment la chrétienté, à partir d'une petite secte palestinienne, est devenue une religion universelle».6

Outre la mythologie des mystères, «Paul adopte l'idée israélite du sacrifice d'expiation. La mort du Christ libère l'homme de sa chair pécheresse». **7

«Vous avez été bel et bien achetés». (1 Co 7,23)

* «Car l'amour du Christ nous presse, à la pensée que, si un seul est mort pour tous, alors tous sont morts. Et il est mort pour tous, afin que les vivants ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux». (2 Co 5,14)

** «Ainsi donc, comme la faute d'un seul a entraîné sur tous les hommes une condamnation, de même l'oeuvre de justice d'un seul procure à tous une justification qui donne la vie. Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera constituée juste». (Rm 5,18-19)

«Sachez que ce n'est par rien de corrompible, argent ou or, que vous avez été affranchis de la vaine conduite de vos pères, mais par un sang précieux, comme d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ». (1 P 18-19)

«... sans effusion de sang, il n'y a point de rémission». (He 9,22)

Mais Dieu ne veut pas de sacrifices sanglants:

«... en entrant dans le monde, le Christ a dit «Tu n'as voulu ni holocauste ni sacrifices pour le péché...» (He 10,5)

«Car par une oblation unique, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il sanctifie». (He 10,15)

«Or là où les péchés sont remis, il n'y a plus d'oblation pour le péché». (He 10,18)

Après le sacrifice «unique» du Christ, celui de la messe n'est-il pas superflu?

5. Lequel est le vrai Dieu?

Le Dieu parlant (Dieu dit: «...») dès le début de la Genèse rappelle la figure typique du Créateur dans les cosmogonies mythologiques.

Tout-puissant et jaloux de son autorité, irascible et rancunier, prompt à punir, il inspire la peur, la terreur. Il est injuste en préférant son «peuple élu» et en

couvrant de son nom ruses, mensonges, meurtres et guerres.

Est-ce que, vraiment, Abraham aurait entendu sa voix? Nomade errant, il s'expatrie, partant à la recherche de nouveaux pâturages pour ses troupeaux. Et si Yahvé fait de sa descendance le peuple élu, il est suprêmement injuste à l'égard des autres peuples. Le sauvetage de Noé montre la même partialité de Dieu, illustrée à nouveau dans le Code d'Alliance avec Moïse où, en plus, il devient un organisateur méticuleux, réglant jusque dans les moindres détails le formalisme du culte (dans les livres du Lévitique et du Nombre).

Si les prophètes révèlent une image plus affinée de Dieu, celui-ci n'en reste pas moins partial et vengeur, quand il s'agit de protéger le «peuple élu».

Est-ce que ce Dieu-là serait un Dieu transcendant?

Le Nouveau Testament, qui s'inspire de la tradition orale influencée par Paul, présente les paroles et les actes de Jésus «selon l'économie du salut»; il autorise de ce fait bien des doutes sur l'authenticité de ces témoignages.

A commencer par l'**Annonciation**, invention indispensable pour établir la filiation divine de Jésus - qui devient le Fils de Dieu par l'intervention du Saint-Esprit, – et pour construire la Trinité.

En effet, aucune prophétie de l'Ancien Testament, concernant la naissance du Messie, n'annonce une conception **miraculeuse** du Messie dans le corps d'une vierge-mère.

Ni dans l'Ancien Testament, les femmes stériles* avant d'être enceintes par l'intervention de Yahvé, ni dans le Nouveau Testament, la vieille Elisabeth** concevant saint Jean-Baptiste, n'ont eu droit à l'intervention du Saint-Esprit. Alors qu'elle est affirmée pour Jésus.***

Et pour cause! Il fallait inventer la Trinité.

A partir de cette première et capitale invention, on peut légitimement mettre en doute certaines paroles de Jésus, rapportées pour «l'économie du salut». Il était facile de faire dire à Jésus tout ce qui pourrait étayer la vision de Paul:

* La Bible de Jérusalem, p. 23: Dieu dit à Abraham: «Ta femme Saraï, tu ne l'appelleras plus Saraï, mais son nom est Sara. Je la bénirai et même je te donnerai d'elle un fils...» (Gn 17,15-16)
Ibid. p. 37: Alors Dieu se souvint de Rachel (la femme de Jacob), il l'exauça et la rendit féconde. (Gn 30,22)

** Ibid, p. 1352: Mais ils n'avaient pas d'enfant, pour la raison qu'Elisabeth était stérile et que tous deux étaient avancés en âge. (Lc 1,7)

Mais l'ange lui dit: «Rassure-toi, Zacharie, ta supplication a été exaucée, ta femme Elisabeth t'enfantera un fils et tu lui donneras le nom de Jean». (Lc 1,13)

*** Ibid, p. 1290: Et voici comment Jésus Christ fut engendré: Marie, sa mère, était fiancée à Joseph: or, avant qu'ils eussent mené vie commune, elle se trouva enceinte par le fait de l'Esprit Saint. (Mt 1,18)

**l'autorisation aux apôtres de remettre les péchés;
les paroles prononcées par Jésus lors de la Cène;
tout ce qui a trait au «troisième jour» après la cruci-
fixion, Pâques inclus.**

**Dans «Notre Père...», prière enseignée par Jésus,
selon les évangiles, il y a une formule pour le moins
étrange: «Ne nous soumetts pas à la tentation!»
Comment Dieu peut-il nous induire en tentation? Ce
serait contraire à lui-même.**

**Mais il s'agit de nous rappeler notre condition de
pêcheurs: sans le péché, toute la doctrine de Paul
s'écroule.**

**Le Dieu de Paul ressemble étrangement à une divini-
té païenne.**

**Le Père doit être «satisfait» par le sang de son Fils.
Le péché qui justifie ce sacrifice, est donc nécessai-
re. Il est même glorifié: «O felix culpa...!» (O bien-
heureuse faute, qui nous a donné un tel et si grand
Rédempteur!)**

**Comment croire à ce Dieu - qui est mystérieux par
définition -, mais que Paul, et après lui, les Conciles
affublent de mystères supplémentaires, injustifiés et
contradictaires, mais érigés en dogmes?**

III. Jésus

1. Dieu révélé à Jésus

Le concept Dieu, que nous avons découvert dans le 1^{er} chapitre, Jésus seul l'enrichit en l'enseignant comme Dieu d'amour, comme Dieu, père de tous les hommes.

Paul aussi prêche l'amour inconditionnel du prochain. S'il s'en était tenu à Jésus et au Dieu de Jésus, au lieu de jouer au visionnaire, il serait à considérer à bon droit comme le plus authentique disciple de Jésus.

Jésus est inspiré par Dieu qui se révèle à lui, et qu'il incarne. Dieu est actualisé, présent en lui, par la force de cet amour qui arrache l'homme à son indifférence égoïste et à sa médiocrité morale.

Désormais, le Dieu de Jésus ne cesse de se révéler et de vivre en tout homme qui s'attache à aimer son prochain plus que soi-même.

Car l'amour du prochain n'est autre chose que le corollaire de l'amour de Dieu, conformément au véritable plan divin du salut.

2. Est-ce que Jésus a voulu fonder une Eglise?

Jésus, qui s'élevait contre la caste des prêtres (véritable institution religieuse, coupable de la mort de Jésus), n'a pas voulu fonder une Eglise institutionnalisée, qui deviendrait au cours des siècles une puissance temporelle, impérialiste, source de flots de

sang versé. Son royaume n'était pas «de ce monde».

Aussi croyait-il la fin du monde imminente.

«En vérité je vous le dis: «Il en est d'ici qui ne goûteront pas la mort avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant avec son royaume». (Mt 16,28)

Ignorant le mythe du Péché originel et la nécessité d'une rédemption que l'Eglise en tirerait, Jésus n'a certainement pas voulu instituer le sacrifice de la messe.

«Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte, et prie ton Père qui est là, dans le secret; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra». (Mt 6,6)

Jésus a prêché un changement de mentalité (*metanoia*), l'amour inconditionnel du prochain, comme seule voie de sanctification. L'Eglise se veut seule dispensatrice de la grâce par ses institutions, les sacrements et la messe, formes de piété imposées aux fidèles comme seules nécessaires au salut.

IV. Quelles perspectives pour l'Eglise ?

On peut douter que l'Eglise puisse, et surtout veuille changer.

Elle a, sans conteste, positivement imprégné toute notre civilisation et la tradition chrétienne est profondément enracinée dans le peuple chrétien.

La majesté des grandes cathédrales, la beauté liturgique de la messe, la musique sacrée, la solennité des processions, jusqu'à la pompe pontificale à Rome, comment les fidèles y renonceraient-ils? Ils y voient l'expression de leur foi.

Mais plus sans doute que leur foi, c'est «l'assurance tous risques» qui attache les fidèles à l'Eglise. Convaincus que leurs prières plient Dieu à leurs objectifs intéressés, ils trouvent dans la messe le cadre idéal pour espérer réconfort dans «cette vallée de larmes», et récompense dans l'au-delà. Au lieu d'avoir confiance en la bonté de Dieu, ils s'acharnent à lui «forcer la main».

N'est-ce pas cette disposition, cette mentalité des fidèles, qui fait la force de l'Eglise?

Mais la vraie raison de l'immobilisme de l'Eglise, c'est qu'elle tient à sa survie.

Et comment pourrait-elle laisser tomber la messe?

Est-ce que vraiment elle en perdrait sa raison d'être?

En tant que communauté religieuse, elle pourrait

retrouver une forme d'adoration collectivement vécue et concrétisée dans une célébration à l'église.

Sa mission civilisatrice, caritative et sociale pourrait s'exercer comme éminent service rendu à l'humanité, sans qu'on puisse lui reprocher une arrière-pensée de domination.

Il faut d'ailleurs reconnaître que l'Eglise actuelle essaie de changer. Elle fait des «efforts» oecuméniques à l'égard du judaïsme et de l'islam. A condition toutefois de préserver l'essentiel, à savoir que le Pape reste le premier, qu'il soit le seul représentant de Dieu sur terre.

Sera-t-il un jour prêt à sacrifier la Trinité au Yahvé des juifs ou au bon plaisir d'Allah?

Ce serait un pas décisif et infiniment salutaire vers la reconnaissance du seul et vrai Dieu, celui de tous les monothéistes.

V. Conclusion personnelle

Il n'y a de ma part aucune hostilité à l'égard de l'Eglise, dont j'apprécie la mission sanctificatrice. Aussi, ma volonté de rester membre de l'Eglise, prime-t-elle toutes mes critiques.

Cette «fidélité» s'inspire de deux raisons.

D'abord ma foi en l'enseignement de Jésus. Il est notre représentant de Dieu. C'est dans ce sens qu'il incarne Dieu. Osant me considérer comme son disciple, avec mes pareils, qui sont nombreux, je m'efforce d'incarner Dieu autant que possible. L'enjeu en vaut la peine: contribuer à amener un changement radical dans notre communauté religieuse.

La deuxième raison, c'est mon appartenance même à cette communauté. Etant membre d'une chorale, je viens à la messe pour adorer Dieu, - non pour le supplier -, mais aussi par esprit de solidarité avec toute l'assistance et avec mes amis chanteurs.

Quand je communie, je remercie l'officiant de me laisser participer au repas (la Cène) pris en commun, qui me rappelle le dernier repas de Jésus avec ses apôtres; je réponds à son invitation à partager le pain, tous ensemble.

Si, un jour, on devait me refuser l'hostie, je me considérerais comme exclu de l'Eglise.

Ou bien, le serais-je déjà?

Ce qui me reconforte puissamment, et où je vois un réel changement de mentalité, c'est la sympathie - ou dirais-je l'affection? - que continuent de me témoigner les fidèles, y compris mon curé.

C'est là le véritable oecuménisme, vécu et respectueux de la personne du prochain, dût-il sortir des chemins battus pour adorer le Dieu de Jésus.

VI. ... en lisant *Fides et ratio* (la foi et la raison),

La Lettre encyclique de Jean-Paul II

Nos observations critiques se bornent à examiner trois points susceptibles d'être discutés dans le contexte de notre sujet.

1. Jésus révèle le Père (pp. 15-25)

Pour Jean-Paul II comme pour la «Constitution dogmatique de Vatican II sur la Révélation divine *Dei Verbum*, n.2»

la Révélation est un mystère caché depuis des siècles, mais maintenant révélé. (p. 15)

Vatican II proclamait déjà:

Mais ce mystère n'a pas été dévoilé aux autres générations, comme il est révélé maintenant à ses saints Apôtres et Prophètes, dans le Saint-Esprit.

L'expression «aux autres générations» vise sans doute les générations de l'Ancien Testament et celle de Jésus.

La vérité n'aurait donc été manifestée qu'après Jésus, par la révélation faite par le Saint-Esprit aux Apôtres, et surtout à Paul, l'Apôtre par excellence.

Jean-Paul II continue:

Jésus est venu faire connaître les profondeurs de Dieu. (p. 20)

Est-ce que c'est Jésus de Nazareth qui a voulu «faire connaître les profondeurs de Dieu»? Pour lui, Dieu était le Père parfait, le Dieu d'amour, sans autres mystères à sonder.

Non, ce n'est pas Jésus, c'est «le Christ révélé» par Paul, lequel définit Dieu par les mystères de la Rédemption et de la Trinité.

Juifs et musulmans s'inspirent de la Révélation de l'Ancien Testament: leur Dieu est l'Unique.

Est-ce que l'Eglise reconnaît ce Dieu comme vrai Dieu des trois religions monothéistes?

Non, puisque Jean-Paul II le définit comme «Dieu Un et Trine». (p. 25)

Or, cette définition trinitaire ne résulte ni de l'Ancien ni du Nouveau Testament, mais uniquement de la Tradition orale, fondée sur la «révélation» faite à Paul.

2. Le Péché originel

Selon l'Apôtre, dans le projet originel de la création était prévue la capacité de la raison de dépasser facilement le donné sensible, de façon à atteindre l'origine même de toute chose, le Créateur. A la suite de la désobéissance par laquelle l'homme a choisi de se placer lui-même en pleine et absolue autonomie par rapport à Celui qui l'avait créé, la possibilité de remonter facilement à Dieu créateur a disparu. (pp. 32-33)

Cette «autonomie» n'est-ce pas la liberté de choisir, accordée par Dieu?

D'autre part, tout homme qui réfléchit sur l'origine du monde, peut, même après le Pêché originel, «facilement remonter» de la création au Créateur.

Le Livre de la Genèse décrit de manière très expressive cette condition de l'homme, quand il relate que Dieu le plaça dans le jardin d'Eden, au centre duquel était situé «l'arbre de la connaissance du bien et du mal». (2,17) Le symbole est clair: l'homme n'était pas en mesure de discerner et de décider par lui-même ce qui était bien et ce qui était mal, mais il devait se référer à un principe supérieur. (p. 33)

Est-ce que cet homme, incapable de discerner entre le bien et le mal, pouvait être tenu responsable et être puni pour avoir choisi le «mal» qu'il ne reconnaissait même pas?

D'ailleurs, dépourvu de sens moral, il n'était qu'un simulacre d'homme. Quelles auraient été, s'il était plié au «principe supérieur», ses possibilités d'évolution psychique? N'avait-il d'autre avenir que d'être un robot téléguidé?

L'aveuglement de l'orgueil donna à nos premiers parents l'illusion d'être souverains et autonomes, et de pouvoir faire abstraction de la connaissance qui vient de Dieu. (p. 33)

Peut-on taxer d'orgueil la curiosité d'Eve et d'Adam?

Quelle était cette «connaissance» qui vient de Dieu?

Ils entraînent tout homme et toute femme dans leur désobéissance originelle, infligeant à la raison des blessures qui allaient l'entraver sur le chemin de la vraie vérité... (p. 33)

Charger toute l'humanité de la responsabilité de la faute originelle serait digne du Yahvé de l'Ancien Testament, c'est inconcevable de la part d'un Dieu juste, d'un Dieu d'amour.

C'est encore l'Apôtre qui révèle combien les pensées des hommes, à cause du péché, devaient devenir «vaines» et les raisonnements déformés et orientés vers le faux. (cf. Rm 1)

Il est curieux de constater que d'une part, le Péché originel est une «blessure» condamnant l'humanité à raisonner faux, et que d'autre part, cette faute est glorifiée par l'Eglise: «O felix culpa...!» («O bienheureuse faute...!»). Sans cette faute, en effet, tout l'édifice de l'Eglise s'écroule.

La venue du Christ a été l'événement de salut qui a racheté la raison de sa faiblesse, la libérant des chaînes dans lesquelles elle s'était elle-même emprisonnée. (p. 33)

Les philosophes et poètes grecs, entre autres, ont, bien avant la «venue du Christ», créé des oeuvres d'une admirable élévation morale.

Même indépendamment des «révélation de l'Apôtre», la simple hypothèse d'un Péché originel,

commis par le premier couple humain créé par Dieu au jardin d'Eden, est absurde.

Qui ignore de nos jours que l'homme n'a pas été créé tout fait par le divin portier, mais que l'apparition du genre humain s'insère dans une longue évolution des espèces animales?

Si, contre toute évidence, Jean-Paul II tient à «sauver» la légende relatée dans la Genèse, c'est parce qu'il y voit le fondement même de la doctrine chrétienne.

Car sans la croyance au Pêché originel du couple édénique, il n'y aurait pas nécessité de Rédemption, ni de Rédempteur - Fils de Dieu, ni de Trinité.

Est-ce que le Pape n'est pas placé devant un «cas de conscience» déchirant?

Persévérer à imposer une doctrine de plus en plus reconnue comme absurde, afin de «sauver» l'institution Eglise, ou bien jeter tout le «ballast» des mystères pauliniens et proposer aux fidèles un culte religieux dont le contenu et la forme répondent aux exigences de notre temps, tout en s'inspirant de l'exemple de Jésus adorant Dieu notre Père.

3. Le problème du mal

Jean-Paul II se demande, page 19:

Où l'homme pourrait-il chercher la réponse à des questions dramatiques comme celles de la souffran-

ce, de la souffrance de l'innocent et de la mort, sinon dans la lumière qui vient du mystère de la passion, de la mort et de la résurrection du Christ?

La Passion de Jésus peut, certes, reconforter le croyant prêt à y associer sa propre souffrance. Mais les millions d'humains qui souffrent atrocement sans le mériter, comment trouveraient-ils reconfort dans le Christ dont ils ignorent jusqu'au nom?

Si déjà Jean-Paul II évoque le problème du mal physique, on pourrait s'attendre à une «explication» plus fouillée et plus convaincante. S'agissant du mystère de Dieu, il ne nous reste qu'à croire pour comprendre: la justice divine, loin d'ignorer ces existences tragiques, y pourvoit selon ses voies mystérieuses, à l'insu même des victimes.

Jean-Paul II effleure aussi le problème du mal moral: *Le problème du mal moral - la forme la plus tragique du mal - est également abordé dans la Bible: elle nous dit que le mal ne résulte pas de quelque déficience de la matière, mais qu'il est une blessure qui provient de ce qu'exprime de manière désordonnée la liberté humaine.* (p. 103)

Le mal moral peut effectivement provenir d'un choix erroné de notre liberté. Le refus de toute référence transcendante peut conduire au désespoir, au nihilisme, à la perte de tout sens à donner à l'existence. Mal dont souffre surtout la jeunesse désorientée et à

la recherche de substituts qui s'avèrent souvent être des impasses néfastes: drogues, sectes...

Mais comment expliquer le mal moral qui empoisonne souvent les relations entre conjoints, entre les générations?

Peut-on admettre que Jean-Paul II considère aussi comme mal moral le fait que, par suite d'une «erreur de la liberté désordonnée», on pratique une foi religieuse qui n'est pas la sienne? Nous nous gardons de lui prêter une telle étroitesse d'esprit qui serait en flagrant désaccord avec la proclamation de la liberté de conscience.

* * *

Concluons ces remarques en reconnaissant que la Lettre encyclique *Fides et ratio* expose de manière magistrale les rapports philosophiques entre la foi et la raison.

Quant aux références à la Révélation, et pour ce qui est du Péché originel et du problème du mal, le croyant adulte reste sur sa faim.

Rien de nouveau du côté d'Eden!

VII. Faisons le point!

Le Dieu de l'Eglise n'existe qu'en fonction de l'humanité: sans l'homme «pécheur», il n'y aurait ni Rédempteur Fils de Dieu, ni Trinité. Ce Dieu a dû créer l'humanité pour pouvoir exister tel que le conçoit l'Eglise: «relatif», recréé.

N'est-ce pas rétrécir Dieu au seul usage de l'Eglise?

Si Dieu existe, il est absolu, abstraction faite de l'humanité; il «est» intemporel, avant et aussi après l'humanité dont la disparition, dans un avenir plus ou moins lointain, ne peut être mise en question. Qu'en sera-t-il alors du Dieu de l'Eglise?

D'autre part, l'extinction de la vie humaine sur notre planète n'entraîne pas la fin de l'univers, ni de Dieu qui régit l'univers. Et si, parmi les milliards de constellations, il y avait possibilité de vie «humaine», est-ce que le Dieu adoré par ces êtres serait le Dieu de l'Eglise?

Si Dieu existe, il est au-dessus de tout, et l'homme qui le reconnaît peut bien l'appeler «Père».

De toute évidence, le Big Bang d'il y a 15 milliards d'années n'a pas seulement été cause de l'univers, il a été effet d'une cause; impossible, à l'heure actuelle, de savoir quelle cause.

«En attendant», il ne nous reste d'autre perspective que de croire en un Dieu créateur éternel, ou alors

en un univers éternel, aussi incompréhensible que Dieu.

Devant ce dilemme, nous optons pour Dieu qui, seul, répond à nos aspirations profondes.

*

Le Dieu conçu par l'Eglise est exclusivement Dieu pour les hommes, pour les sauver, pour les racheter de leur condition de pécheurs. De là le Rédempteur, l'Esprit Saint, la Trinité.

De là aussi procède la mission sanctificatrice de l'Eglise. Pour agir sur les âmes des fidèles, elle «s'appuie» (selon Ivan Karamazov, dans le chapitre «Le Grand Inquisiteur» du roman «Les Frères Karamazov» de Dostoïevski) «sur trois piliers»: le miracle, le mystère et l'autorité.

Durant 2000 ans, les fidèles, culpabilisés par le Péché originel, ont été amenés à accepter cette mainmise de l'Eglise, à l'apprécier et à s'y sentir sécurisés.

D'où la «foi du charbonnier», mais aussi la foi consciente et sincère de la majorité des chrétiens qui trouvent au sein de l'Eglise piété, édification, consolation et bonheur.

Le doute religieux leur paraît un scandale et un danger: ils se sentent à l'aise dans le «cocon» de l'Eglise.

Ne serait-ce pas irresponsable et contraire à la charité chrétienne que de vouloir miner et ruiner la paix religieuse des fidèles, d'ébranler leur confiance aveugle dans l'Eglise?

Tel n'est pas notre propos.

L'«euphorie religieuse», soumise toutefois à rude épreuve par des scrupules douloureux mais injustifiés, je l'ai intensément vécue, trop longtemps pour en ignorer la douceur et l'exaltation.

Mais à force de réfléchir sur la doctrine chrétienne, j'ai acquis la certitude qu'elle ne correspond pas à l'enseignement de Jésus.

Aussi est-ce par probité morale que je fais part de mes convictions à ceux qui sont prêts à les partager.

Postface

Un regard rétrospectif jeté sur l'image de Dieu telle que la présente cet essai, dénote d'emblée la rationalité de notre démarche. Concevoir Dieu comme initiateur de tout, suivant le principe de causalité, inclut certes la foi en Dieu, qui reste un mystère en soi.

Mais pour croire en la **bonté** de Dieu qui «admet» la souffrance des innocents - triste réalité, hélas! -, notre raison ne suffit pas. Elle nous laisse en plan, désorientés.

Notre seul recours ne peut être que la foi, la foi en Dieu et en ses voies impénétrables pour notre raison. Alors la souffrance imméritée prend une nouvelle dimension: l'acceptation «transcendante» (qui va au-delà de notre compréhension) de la justice divine.

Croire pour comprendre! Cette apparente contradiction, qui défie notre rationalisme, se révèle en dernière analyse comme seule viable dans notre approche du mystère de Dieu.

Il faut cependant préciser que la foi inconditionnelle en Dieu, en ses «voies mystérieuses» qui nous permettent d'accepter la présence du mal dans le monde, n'entraîne pas pour autant une foi aveugle en l'Eglise, ni en sa doctrine élaborée par des hommes. Sur le plan humain, en effet, il faut **comprendre pour croire.**

Aussi est-ce sous cet éclairage que le lecteur est invité à lire et à méditer en son âme et conscience le présent essai.

Bibliographie

1. **Mémo-Larousse**, Encyclopédie générale, visuelle et thématique
(Librairie Larousse, Paris, 1989) p. 340
2. **Gerald Messadié**: Histoire générale de Dieu
(Flammarion, Paris, 1997) pp. 155, 163.
3. **Ibid.** pp. 170-171
4. **Mémo-Larousse**, p. 304
5. **René Latourelle sj**: Comment Dieu se révèle au monde
(Lecture commentée de la Constitution de Vatican II sur la Parole de Dieu)
(Editions Fides, Québec, 1998)
6. **Gustav Mensching**: Die Welt der Religionen
(Dreililienverlag, Wiesbaden, 1983) p. 185
7. **Ibid.** pp. 200-201
8. **Ibid.** pp. 203-204
9. **Jean-Paul II**: Lettre encyclique «Fides et ratio» (La foi et la raison)
(Editions du Cerf/Bayard éd-Centurion/Fleurus-Mame, Paris, 1998)

Table des matières

Avant-propos	5
Introduction	7
I. De l'univers à Dieu	10
II. Dieu recréé	13
1. Révélation païennes	15
2. La Révélation d'Israël	17
3. Constitution de Vatican II sur la Parole de Dieu	19
Chap. 1. La Révélation elle-même ...	19
Chap. 2. La transmission de la Révélation	21
Chap. 3. Inspiration et interprétation de l'Écriture	22
Chap. 4. L'Ancien Testament	24
Chap. 5. Le Nouveau Testament	25
Chap. 6. L'Écriture dans la vie de l'Église	28
4. Les deux sources d'inspiration de Paul	29
5. Lequel est le vrai Dieu?	30
III. Jésus	34
1. Dieu révélé à Jésus	34
2. Est-ce que Jésus a voulu fonder l'Église?	34
IV. Quelles perspectives pour l'Église?	36
V. Conclusion personnelle	38
VI. L'Encyclique «Fides et ratio»	40
VII. Faisons le point!	47
Postface	50
Bibliographie	52

Du même auteur

PAROLES HUMAINES, poèmes
(Poètes de nore temps, Monte-Carlo, 1959)

ANTHOLOGIE FRANÇAISE DU LUXEMBOURG
(I.S.P., Luxembourg, 1960)

LIBATIONS, poèmes
(Editions Européennes Emergences, Liège, 1963)

LE ROMAN FRANÇAIS DE CHEZ NOUS
(I.S.P., Luxembourg, 1968)

POÈMES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI
(I.S.P., Luxembourg, 1979)

LES CHANSONS D'AMOUR DES CARMINA BURANA
édition bilingue
(Editions Saint-Paul, Luxembourg, 1990)

POÈMES D'APRÈS, autopsie d'un veuvage
(I.S.P., Luxembourg, 1996)

CONVENIAT, roman
(I.S.P., 1996)

UN AUTODAFÉ, un drame de la foi
(I.S.P., Luxembourg, 1998)